

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1755

Fables Choisies. Livre Quatrieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1456



LE LION AMOUREUX. A MADemoiselle DE SEVIGNE. Fable LXI.

J. B. Duobry inv.

J. Duverrier sculp.

ulp





LE LION AMOUREUX. À MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ. Fable LXI. 2^e. planche.

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.

FABLES CHOISIES.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LE LION AMOUREUX.

A MADemoiselle de Sévigné.

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux graces de modèle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, sans vous épouventer,
Un Lion qu'amour sçut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle & par reconnoissance.

Du tems que les bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela :
Voici comment il en alla.

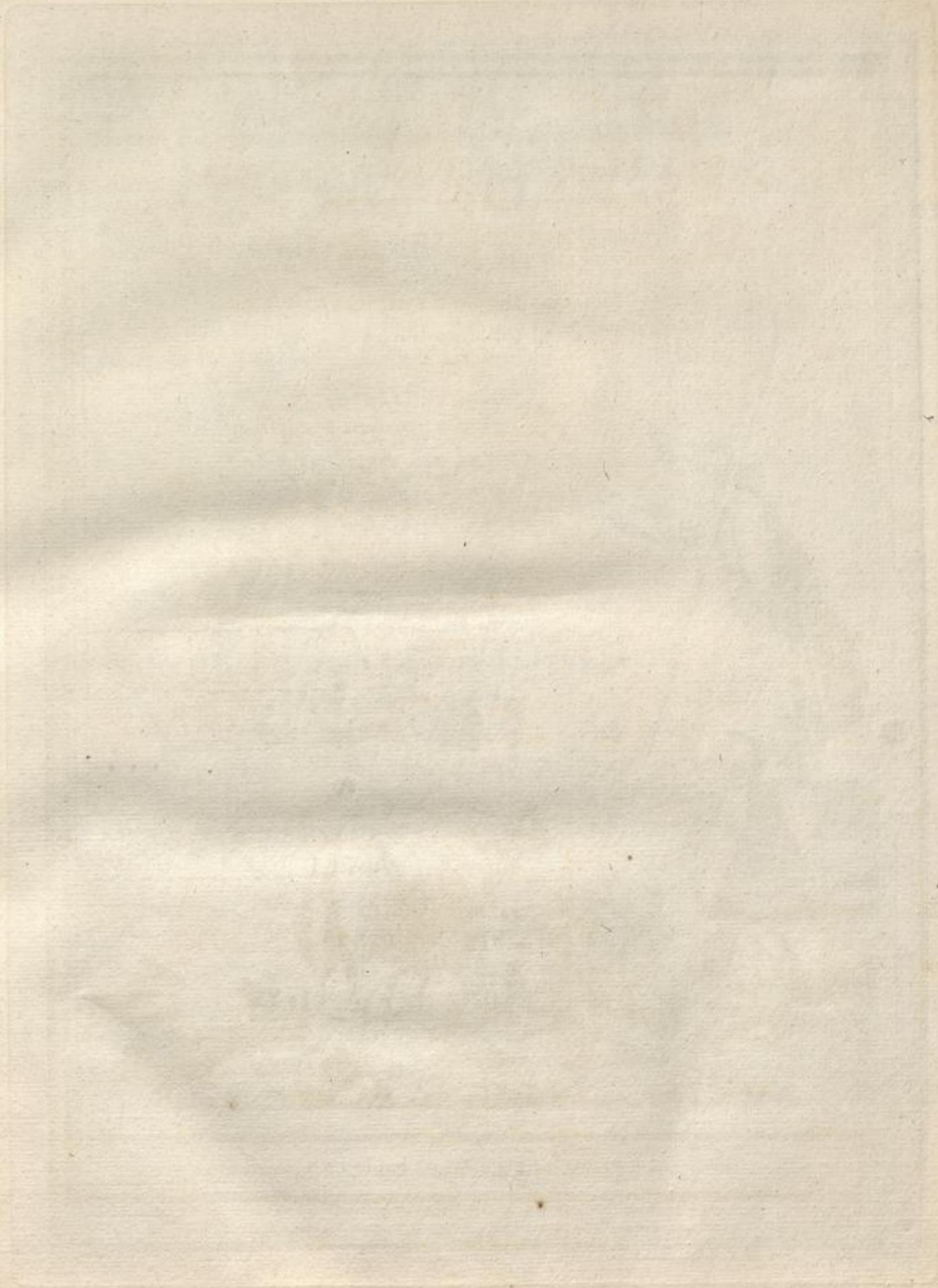
Tome II.

A



Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur;
La refuser n'étoit pas sûr:
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'aimoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : ma fille est délicate :
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en feront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Étant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

(Fable LXI.)





LE BERGER ET LA MER. Fable LXII.

J.B. Oudry inv.

Louis Legendre sculp.



FABLE II.

LE BERGER ET LA MER.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit fans soins,
Se contenta long-tems un voisin d'Amphitrite :

Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brébis,
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons païssoient sur le rivage.

Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot, & rien davantage.

Au bout de quelque tems il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;

Et comme un jour les vents retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux,
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :

Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me fers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un fou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;

Qu'il faut se contenter de sa condition,
Qu'aux conseils de la mer & de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera , dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles :
Fiez-vous-y , les vents & les voleurs viendront.



(Fable LXII.)



LA MOUCHE ET LA FOURMI . Fable LXIII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

FABLE III.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.

O Jupiter, dit la première,

Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière,

Qu'un vil & rampant animal,

A la fille de l'air ose se dire égal ?

Je hante les palais, je m'affieds à ta table :

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;

Pendant que celle-ci, chétive & misérable,

Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,

D'un Empereur, ou d'une belle ?

Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :

Je me joue entre des cheveux :

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;

Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis, allez-moi rompre la tête

De vos greniers. Avez-vous dit ?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les Dieux,

Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez par-tout, aussi font les profânes.

Sur la tête des Rois & sur celle des ânes

Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;

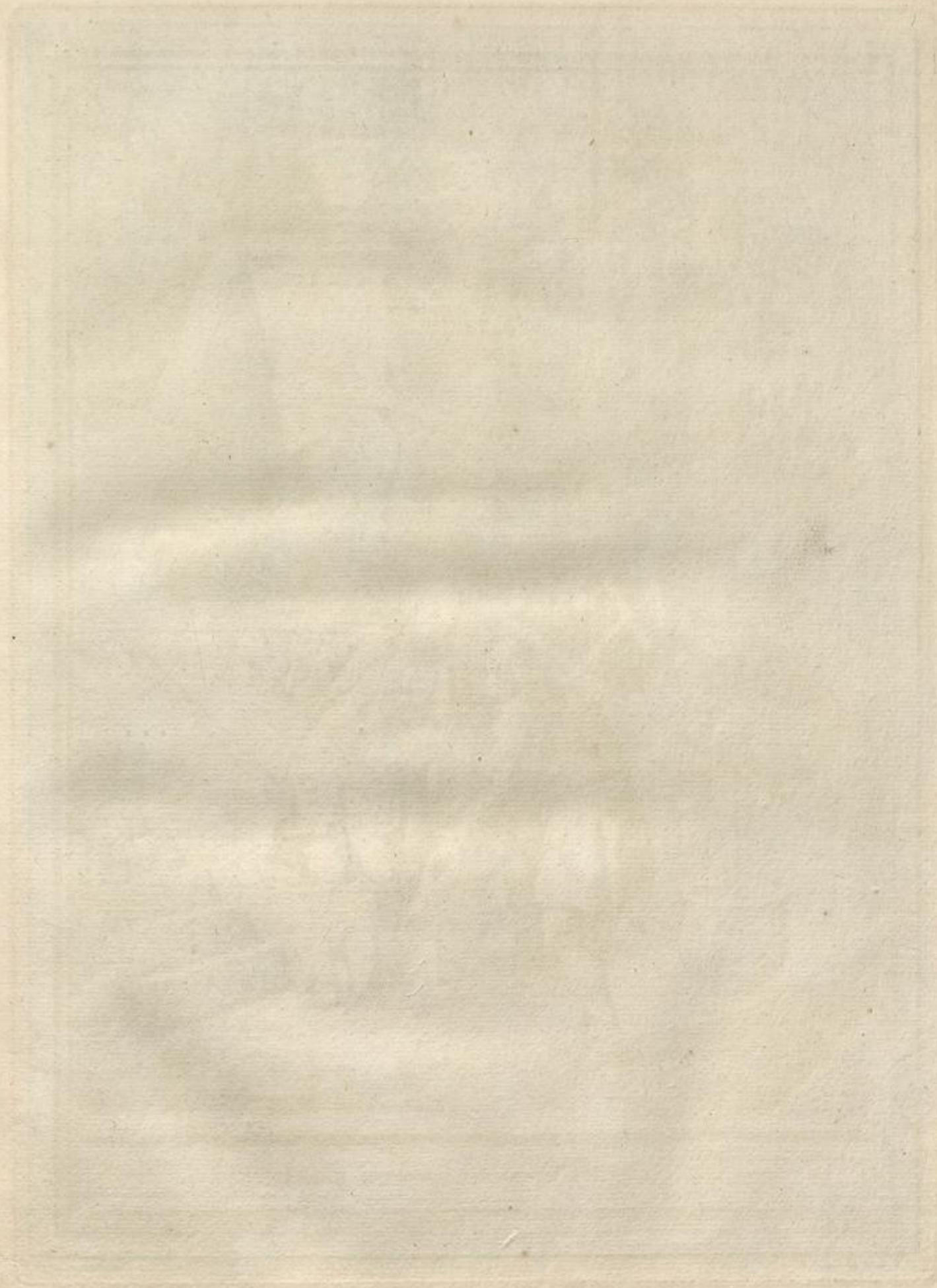
Et je sçais que d'un prompt trépas



Cette importunité bien souvent est punie.
 Certain ajustement , dites-vous , rend jolie :
 J'en conviens , il est noir ainsi que vous & moi.
 Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pourquoi
 Vous fassiez sonner vos mérites ?
 Nomme-t-on pas aussi mouches , les parasites ?
 Cessez donc de tenir un langage si vain :
 N'ayez plus ces hautes pensées.
 Les mouches de cour sont chassées :
 Les mouchards sont pendus ; & vous mourrez de faim ,
 De froid , de langueur , de misère ,
 Quand Phœbus régnera sur un autre hémisphère.
 Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
 Je n'irai par monts ni par vaux
 M'exposer au vent , à la pluie :
 Je vivrai sans mélancolie :
 Le soin que j'aurai pris , de soins m'exemptera.
 Je vous enseignerai par là
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
 Adieu : je perds le tems ; laissez-moi travailler.
 Ni mon grenier , ni mon armoire
 Ne se remplit à babiller.



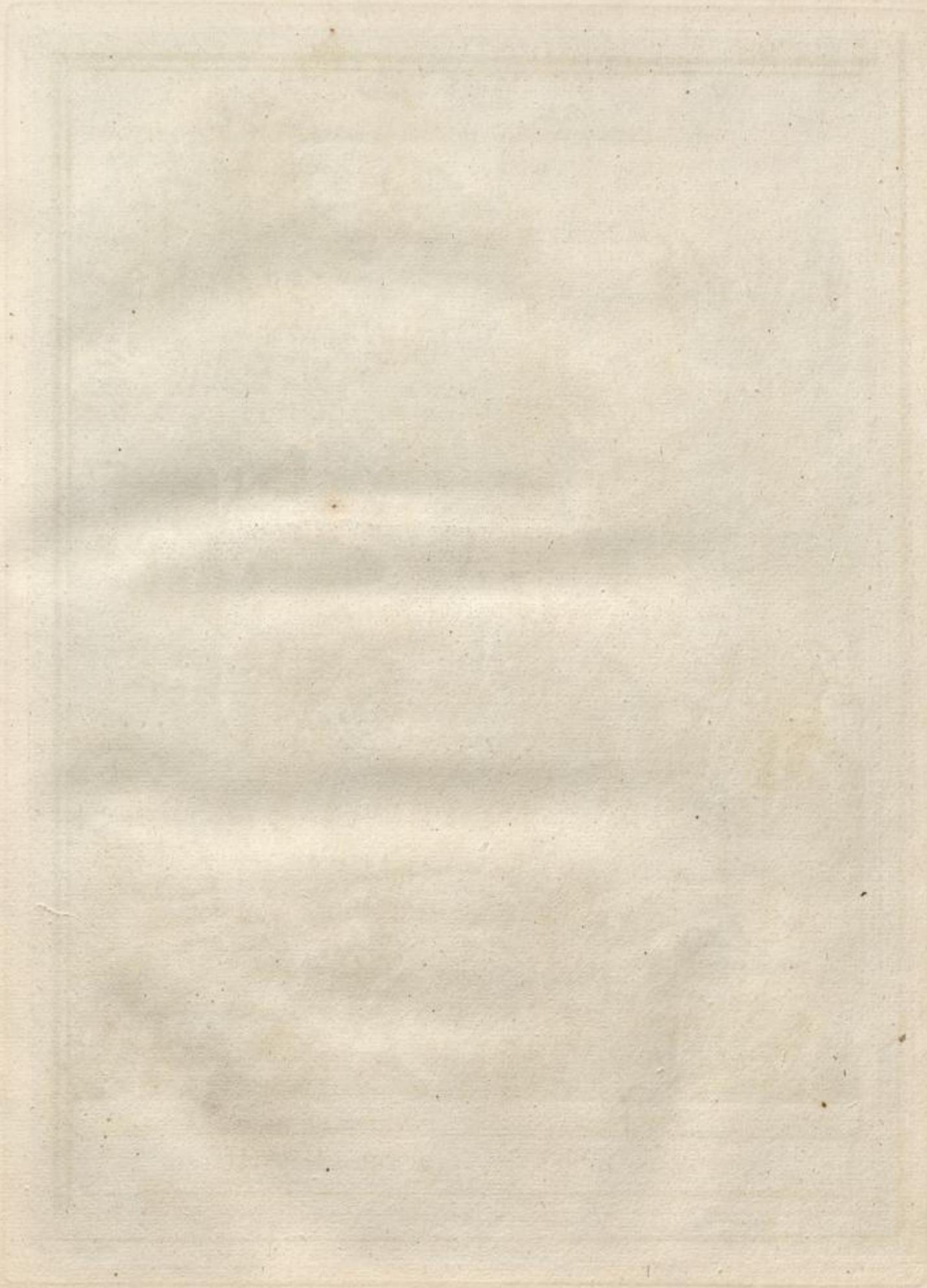
(Fable LXIII.)





J. B. Oudry inv.

M. Maric sculp.





LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR. 2^e planche. Fable LXIV.

J.B. Oudry inv.

P.F. Martin sculp.

F A B L E I V.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit, en certain village,
Un jardin assez propre, & le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue ;
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin, dit-il ; & des pièges se rit :
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est forcier, je crois. Sorcier ? Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrappera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
Et quand ? & dès demain, sans tarder plus long-tems.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous ? Quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir :
Toutes sottises, dont la belle
Se défend avec grand respect ;
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.

Cependant on fricasse , on se rue en cuisine.
 De quand font vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
 Monsieur , ils font à vous. Vraiment , dit le Seigneur ,
 Je les reçois , & de bon cœur.

Il déjeune très-bien , aussi fait sa famille ,
 Chiens , chevaux & valets , tous gens bien endentés :
 Il commande chez l'hôte , y prend des libertés ,
 Boit son vin , careffe sa fille.

L'embaras des chasseurs succede au déjeuné.

Chacun s'anime & se prépare :

Les trompes & les cors font un tel tintamarre ,
 Que le bon homme est étonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager : adieu planches , carreaux :
 Adieu chicorée & porreaux :

Adieu de quoi mettre au potage.

Le lièvre étoit gîté deffous un maître chou.
 On le quête , on le lance ; il s'enfuit par un trou ,
 Non pas trou , mais trouée , horrible & large plaie

Que l'on fit à la pauvre haie

Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
 Qu'on n'eût pû du jardin fortir tout à cheval.
 Le bon homme disoit : ce sont là jeux de Prince.
 Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les gens
 Firent plus de dégât en une heure de tems ,
 Que n'en auroient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la Province.

Petits Princes , vuidez vos débats entre vous :
 De recourir aux Rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres ,
 Ni les faire entrer sur vos terres.

(Fable LXIV.)

F A B L E V.

L'ÂNE

ET

LE PETIT CHIEN.



F A B L E V.

L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent :
 Nous ne ferions rien avec grace.
 Jamais un lourdaud, quoiqu'il fasse,
 Ne sçauroit passer pour galant.
 Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
 Ont le don d'agréer infus avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser ;
 Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,
 Qui pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son Maître, alla le caresser.
 Comment, disoit-il en son ame,
 Ce Chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec Monsieur, avec Madame ;
 Et j'aurai des coups de bâton ?
 Que fait-il ? il donne la patte,
 Puis aussi-tôt il est baifé :
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien mal-aisé.
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son Maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Leve une corne toute usée,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 Oh, oh ! quelle careffe, & quelle mélodie !
 Dit le Maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton.
 Martin-bâton accourt ; l'Ane change de ton.
 Ainsi finit la Comédie.

(Fable LXV.)

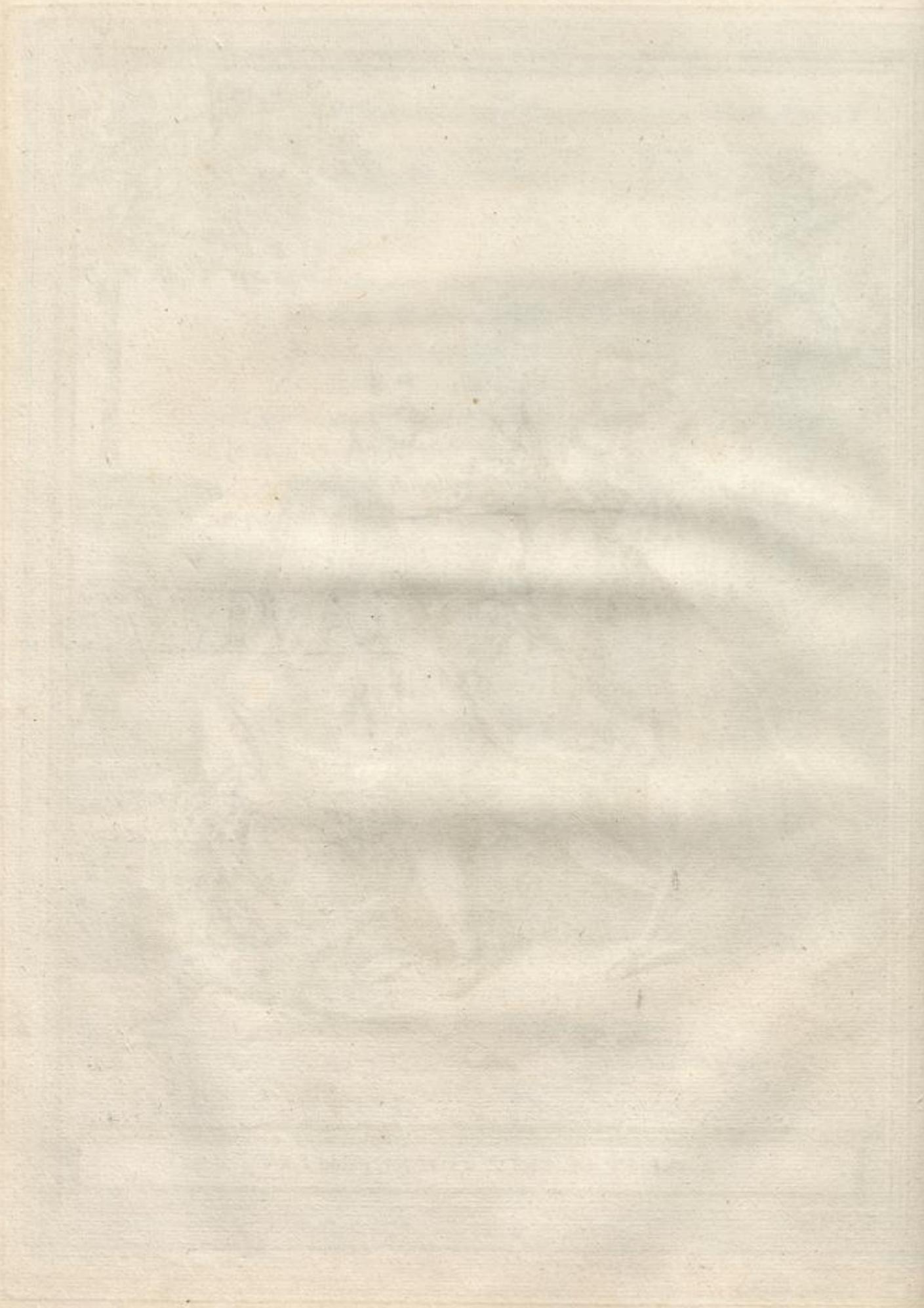


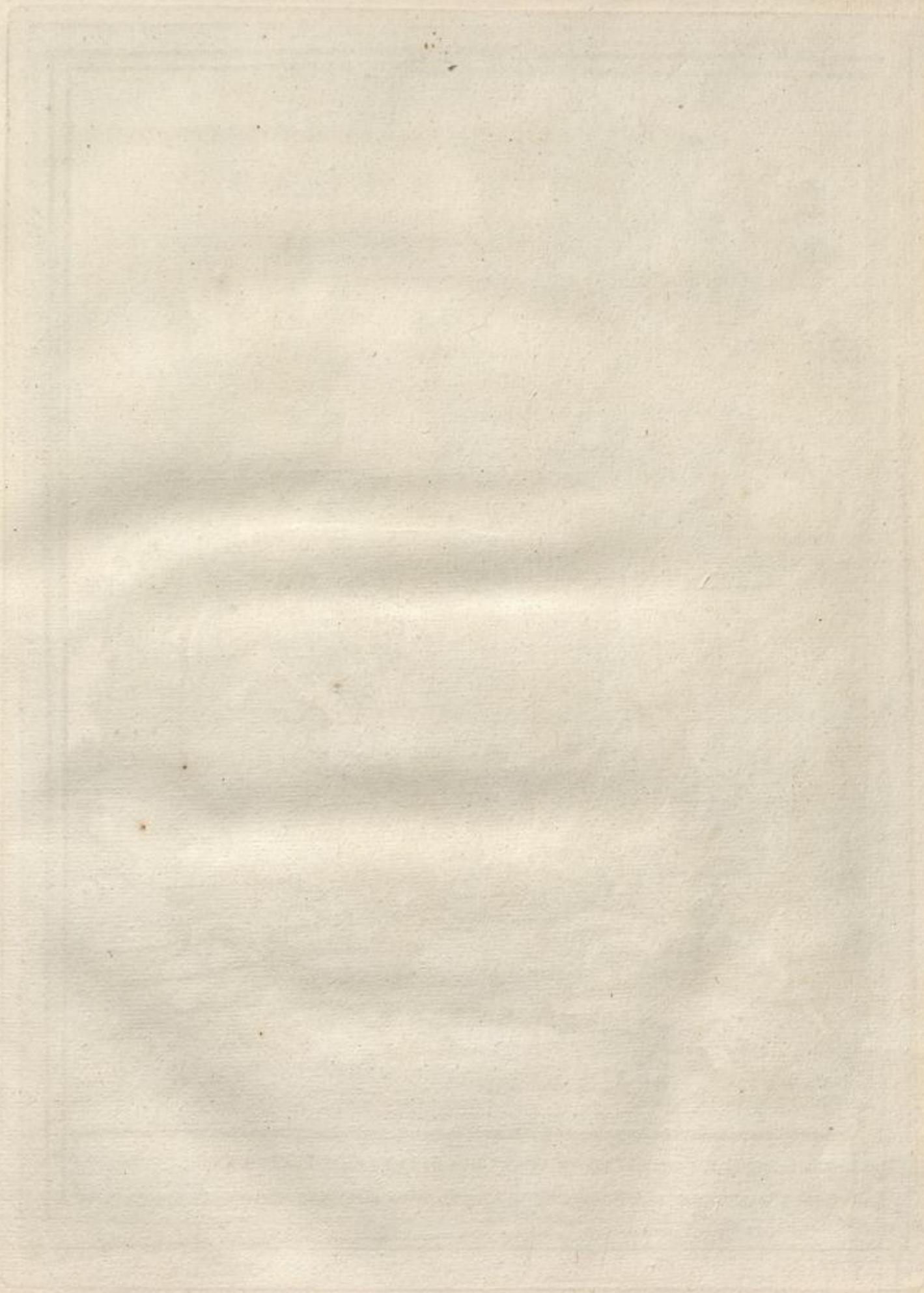
L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN . Fable LXV .

J.B. Drey inv.

J.B. Beauvolet sculp.









LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES . Fable LXVI.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

F A B L E V I.

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

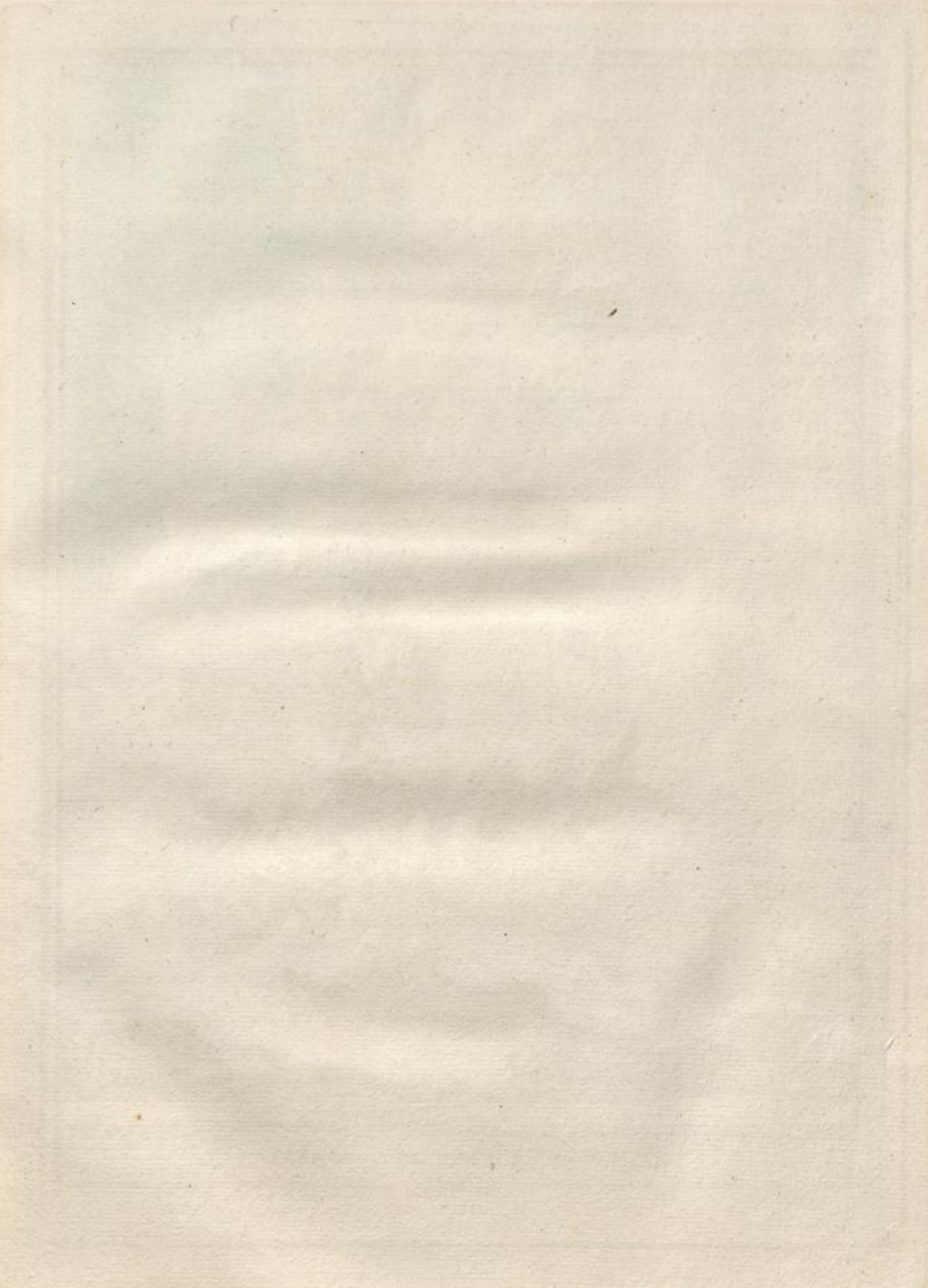
La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et fans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison ;
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraiffa
Du fang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba prefque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere :
Quoique pût faire Artarpax,
Pficarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de pouffière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur réfiftance fut vaine :
Il fallut céder au fort :
Chacun s'enfuit au plus fort,

Tant soldats, que capitaine.
 Les Princes périrent tous.
 La racaille dans des trous,
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail.
 Mais les Seigneurs, sur leur tête
 Ayant chacun un plumail,
 Des cornes, ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les Belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse
 Ne fut large assez pour eux:
 Au lieu que la populace
 Entroit dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage
 Caufer du retardement.
 Les petits en toute affaire
 Esquivent fort aisément:
 Les grands ne le peuvent faire.



(Fable LXXVI.)





LE SINGE ET LE DAUPHIN . Fable LXVII.

J.B. Oudry inv.

P. Chevru sculp.

FABLE VII.

LE SINGE ET LE DAUPHIN.

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & chiens de bâteleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce: en son histoire,
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hazard il lui demande:
Êtes-vous d'Athènes la grande?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs:
Un mien cousin est Juge-Maire.
Le Dauphin dit, bien grand-merci,
Et le Pirée, a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent je pense?

Tome II.

D



Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connoissance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête;
Et le Magot considéré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le sauver.



(Fable LXVII.)

F A B L E V I I I .

L' H O M M E

E T

L' I D O L E D E B O I S .

FABLE VIII.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui coûtoit autant que trois.

Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fût,

N'avoit eu cuisine si grasse,

Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût

Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.

Bien plus, si pour un fol d'orage en quelque endroit

S'amassoit d'une ou d'autre forte,

L'Homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en piece l'Idole,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?

Va, fors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers & stupides:

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides:

J'ai bien fait de changer de ton.



(Fable LXVIII.)



L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS . Fable LXVIII .

J.B. Oudry inv.

P.F. Martonaro sculp.

F A B L E I X.

LE GEAI

PARÉ DES PLUMES

D U P A O N.



FABLE IX.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un Paon muoit : un Geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda :
Puis, parmi d'autres Paons, tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué ;
Et, par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte :
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, & ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

*(Fable LXIX.)*

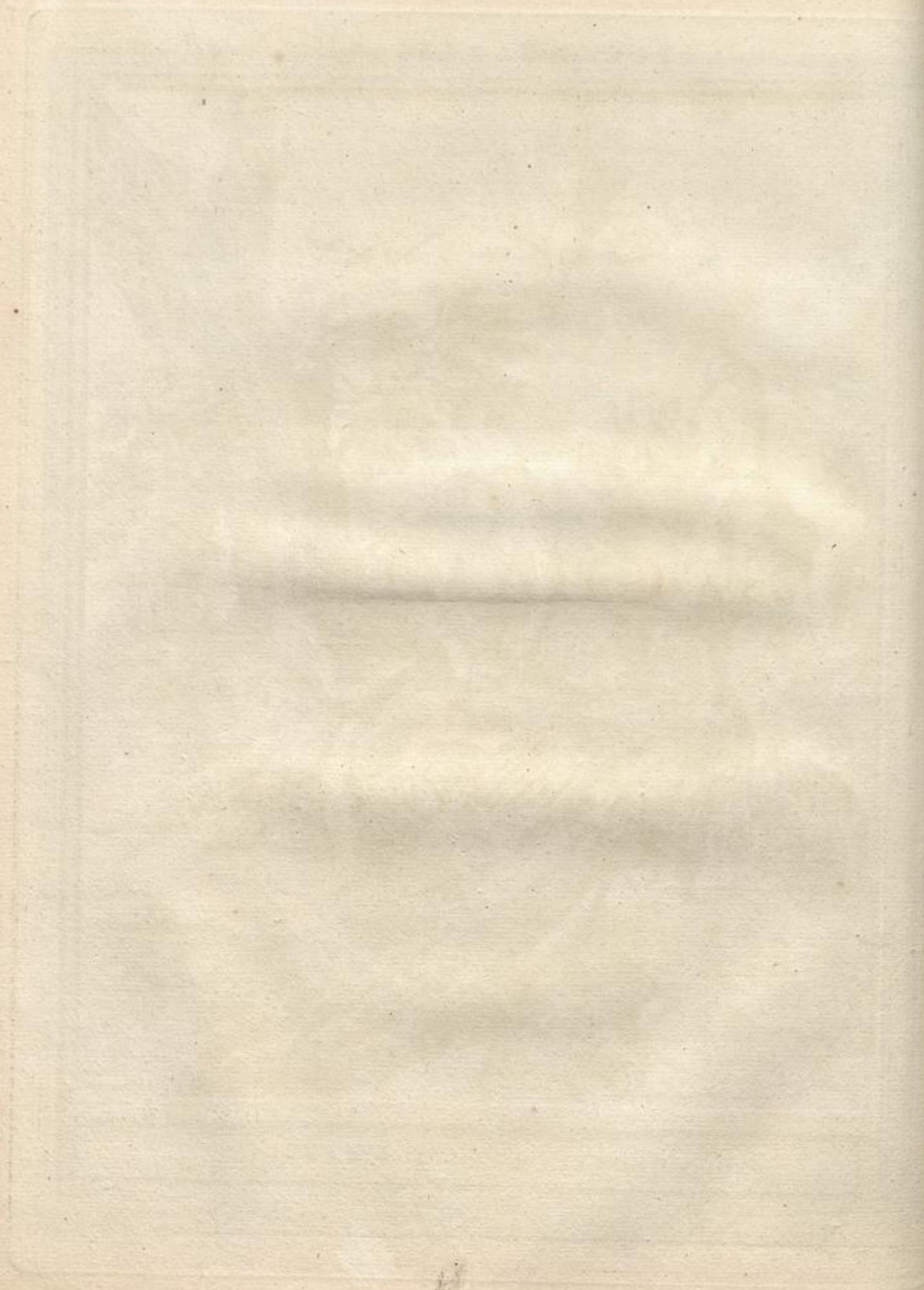


LE GEAY PARE DES PLUMES DU PAON. Fable LXIX.

J.B. Oudry inv.

G. Riland sculp.





F A B L E X.

LE CHAMEAU

E T

LES BÂTONS FLOTTANS.



FABLE X.

LE CHAMEAU ET LES BÂTONS FLOTTANS.

Le premier qui vit un Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le second approcha : le troisième osa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroïssoit terrible & singulier,
S'apprivoise avec notre vûe,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombé sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.
J'en sçais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien :
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.



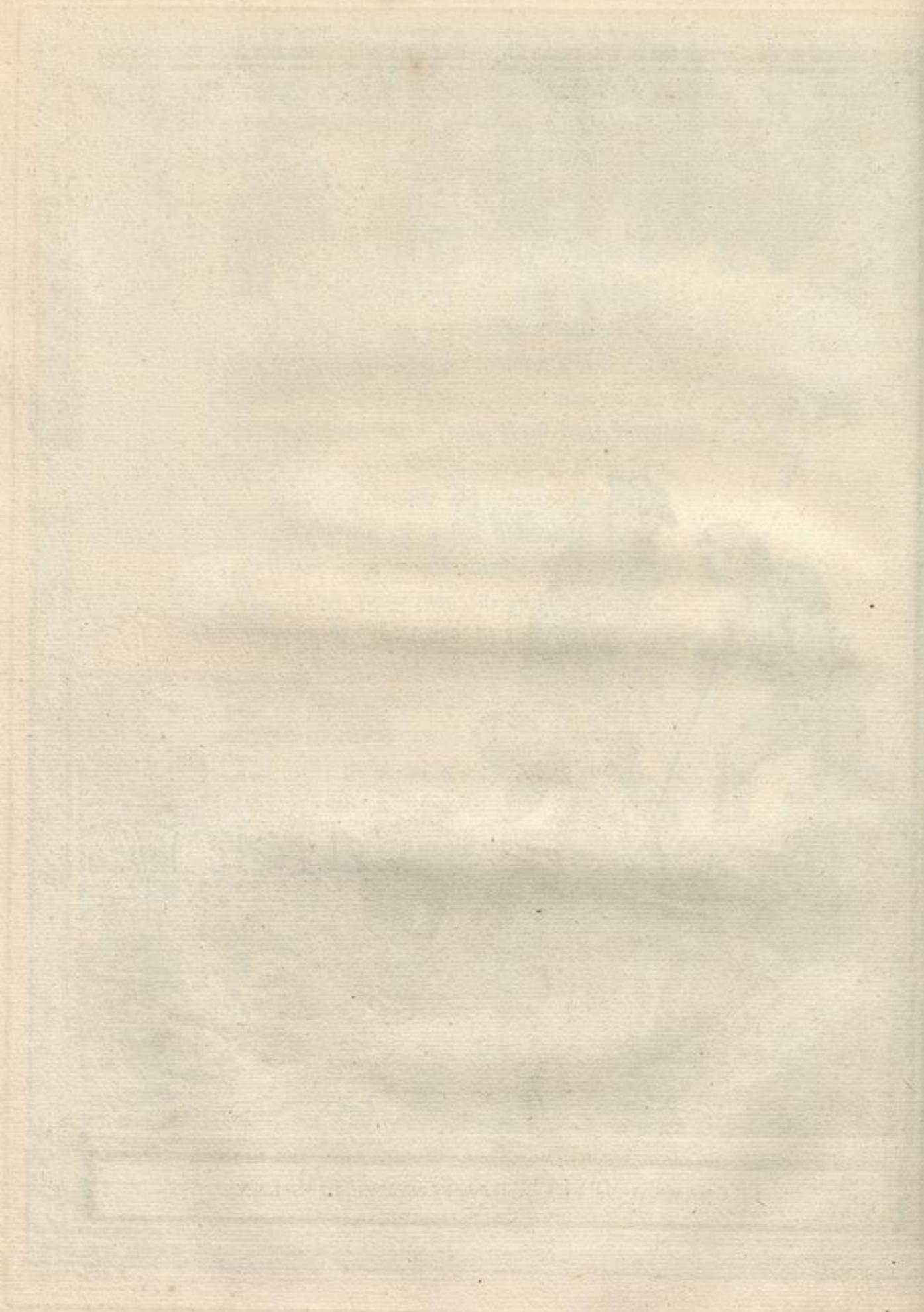
(Fable LXX.)

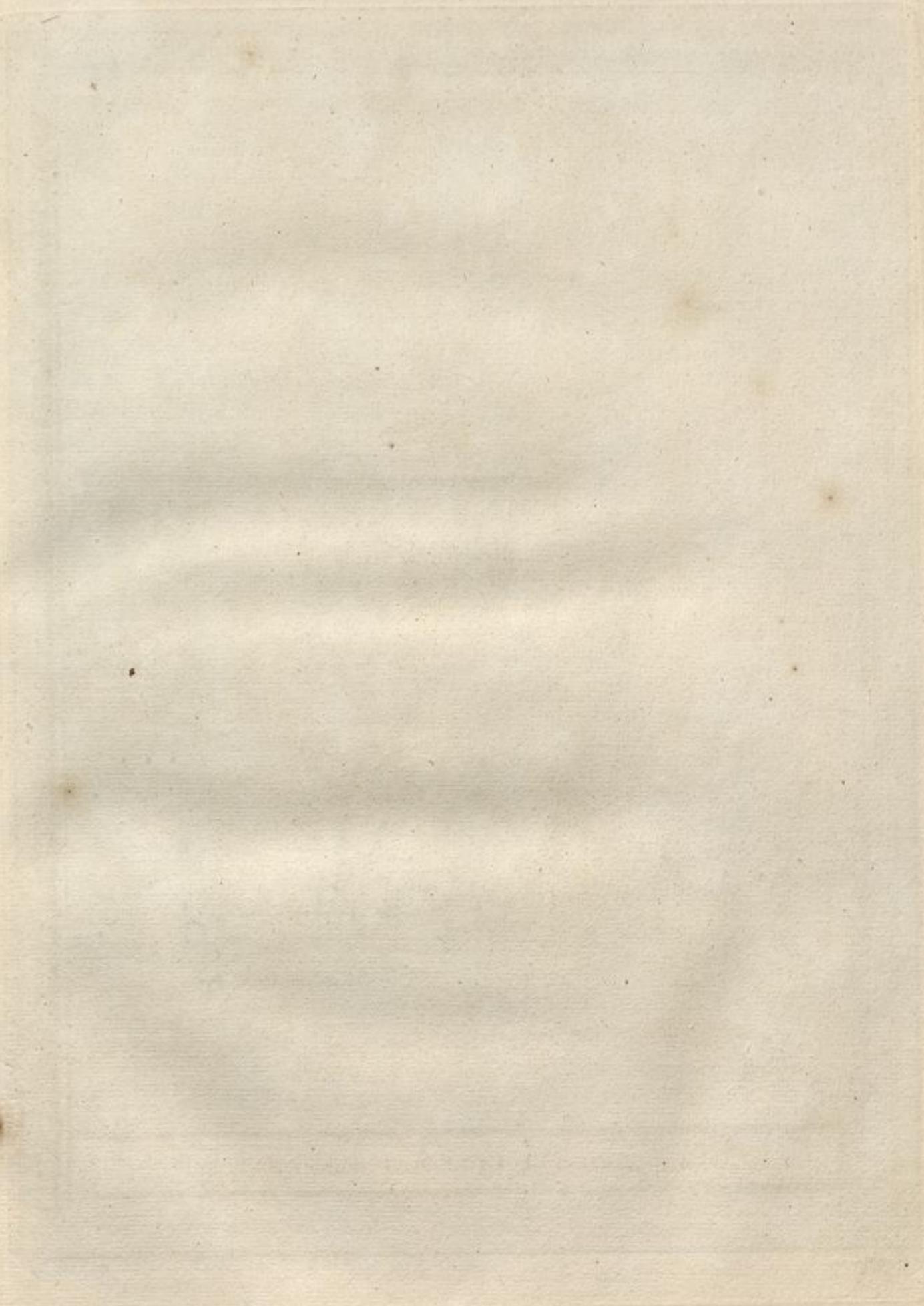


LE CHAMEAU ET LES BÂTONS FLOTANS. Fable LXX.

J.B. Oudry inv.

P. Aveline sculp.







LA GRENOÛILLE ET LE RAT. Fable LXXI.

J.B. Oudry inv.

Alamet sculp.

F A B L E X I.

LA GRENOUILLE ET LE RAT.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris ;
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire Rat promet soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède.
Le Rat fut à son pied par la patte attaché :

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée :
(C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
Déjà dans son esprit la galante le croque.

Tome II.

F



Il atteste les Dieux: la perfide s'en moque.
Il résiste: elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se débatant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, & par même moyen

La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien,
Que de cette double proie
L'Oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.



(Fable LXXI.)

F A B L E X I I .

T R I B U T

ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX

A A L E X A N D R E .



FABLE XII.

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité;
 Et la raison ne m'en est pas connue.
 Que le Lecteur en tire une moralité:
 Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
 Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
 Ne voulant rien laisser de libre sous les cieus,
 Commandoit que, sans plus attendre,
 Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
 Quadrupédes, Humains, Éléphans, Vermisseaux,
 Les Républiques des Oiseaux.
 La Déesse aux cent bouches, dis-je,
 Ayant mis par-tout la terreur
 En publiant l'édit du nouvel Empereur;
 Les Animaux, & toute espece lige,
 De son seul appétit, crurent que cette fois
 Il falloit subir d'autres loix.
 On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
 Après divers avis, on résout, on conclut,
 D'envoyer hommage & tribut.
 Pour l'hommage & pour la manière,
 Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on vouloit qui fût dit.
 Le seul tribut les tint en peine.
 Car que donner? il falloit de l'argent.
 On en prit d'un Prince obligeant,
 Qui possédant dans son domaine
 Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
 Comme il fut question de porter ce tribut,

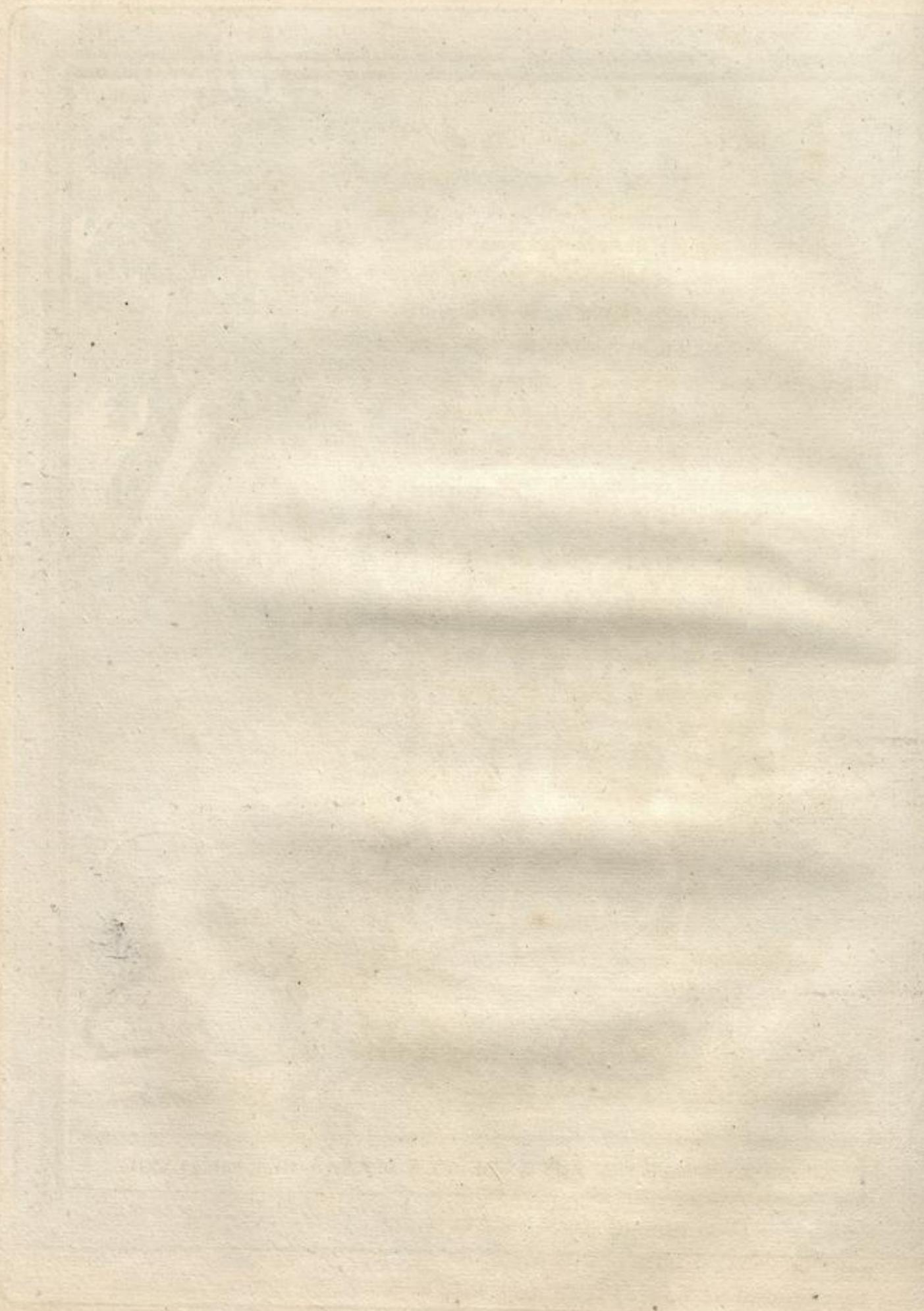


TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX À ALEXANDRE. Fable LXXII.

J.B. Oudry inv.

Alamet sculp.





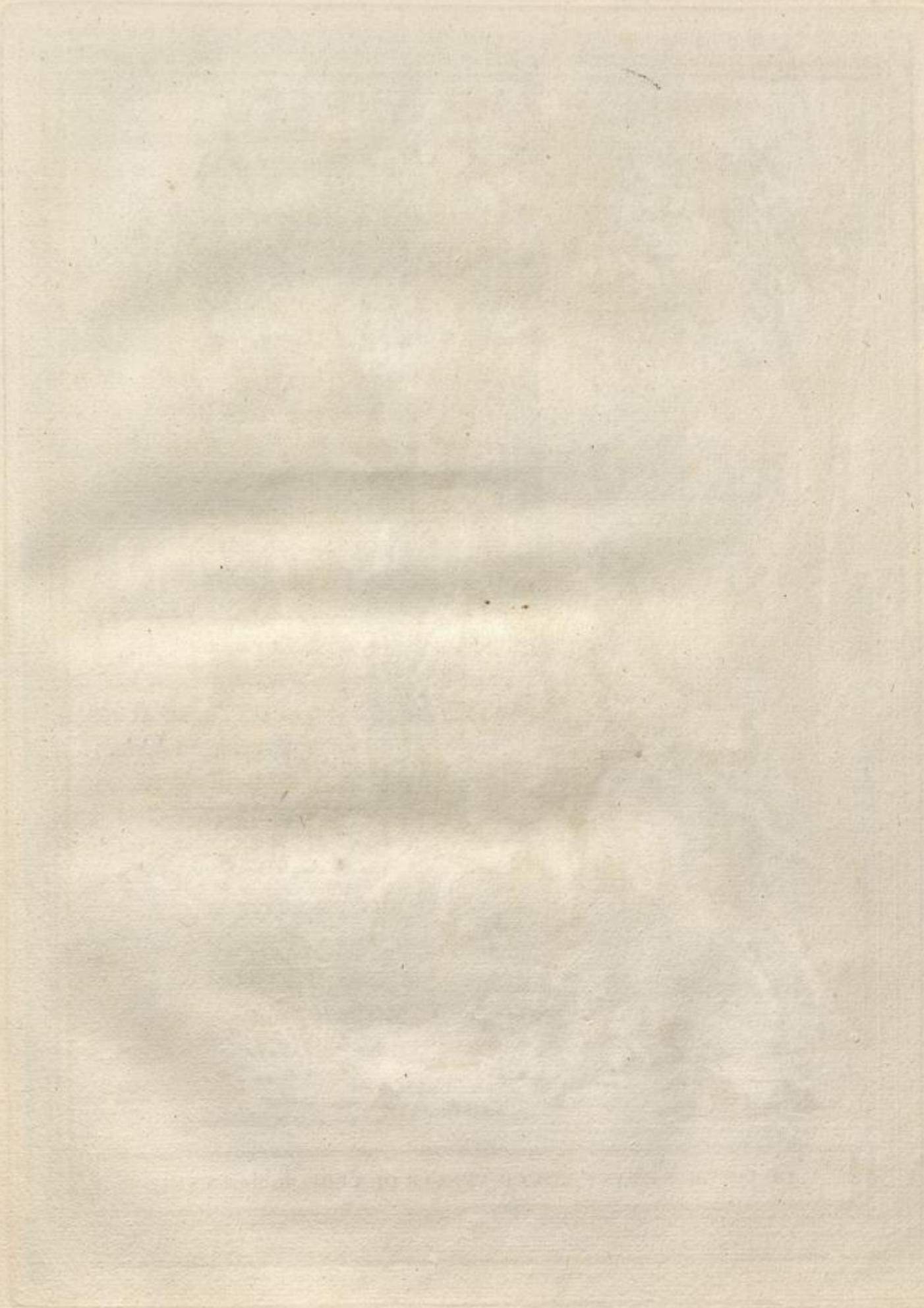
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarresse:
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous fera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion, rarement se pratique.
Le voila donc admis, soulagé, bien reçu;
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère & vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez; la plupart sont déjà



Aussi grandes que leurs meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le Singe & les Somniers confus,
Sans ofer repliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion ;
Et le Proverbe dit: *Corsaires à Corsaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.



(Fable LXXII.)





LE CHEVAL S'ETANT VOULU VENGER DU CERF. Fable LXXIII.

J.B. Oudry inv.

N. Le Mire sculp.

FABLE XIII.

LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF.

De tout temps les Chevaux ne font nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de felles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors différent
Avec un Cerf plein de vitesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos,
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
Adieu : Je m'en retourne à mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté !
Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie ;
Mais il n'étoit plus temps. Déjà son écurie
Étoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne font rien.



(Fable LXXIII.)

F A B L E X I V.

L E R E N A R D

E T

L E B U S T E.



F A B L E X I V .

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les Grands, pour la plûpart, font masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sçait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout sens; & quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buste de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buste creux & plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point?



(Fable LXXIV.)



LE RENARD ET LE BUSTE. Fable LXXIV.

J.B. Oudry inv.

P.F. Marteau sculp.

F A B L E X V.

L E L O U P,

L A C H È V R E

E T

L E C H E V R E A U.



F A B L E X V.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.

La Bique allant remplir sa traînante mamelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son Biquet:
 Gardez-vous, sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die
 Pour enseigne & mot du guet,
 Foin du Loup & de sa race.
 Comme elle disoit ces mots,
 Le Loup de fortune passe:
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La Bique, comme on peut croire,
 N'avoit pas vû le glouton.
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et d'une voix papelarde
 Il demande qu'on ouvre, en disant; foin du Loup;
 Et croyant entrer tout d'un coup.
 Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
 Montrez-moi patte planche, ou je n'ouvrirai point,
 S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
 Chez les Loups, comme on sçait, rarement en usage.)
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il étoit venu s'en retourna chez foi.
 Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet, que de fortune
 Notre Loup avoit entendu?

Deux furetés valent mieux qu'une;
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(Fable LXXV.)

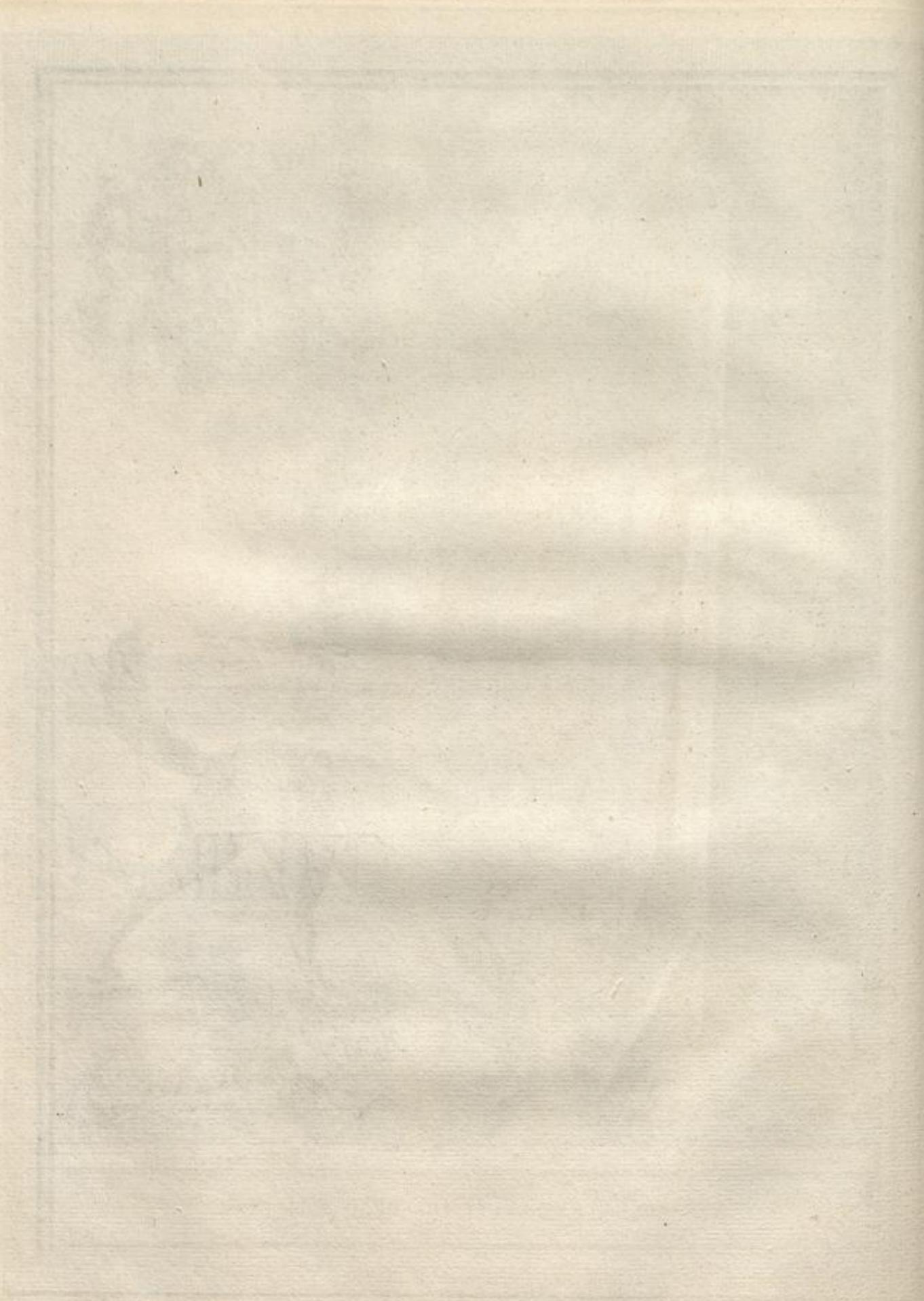


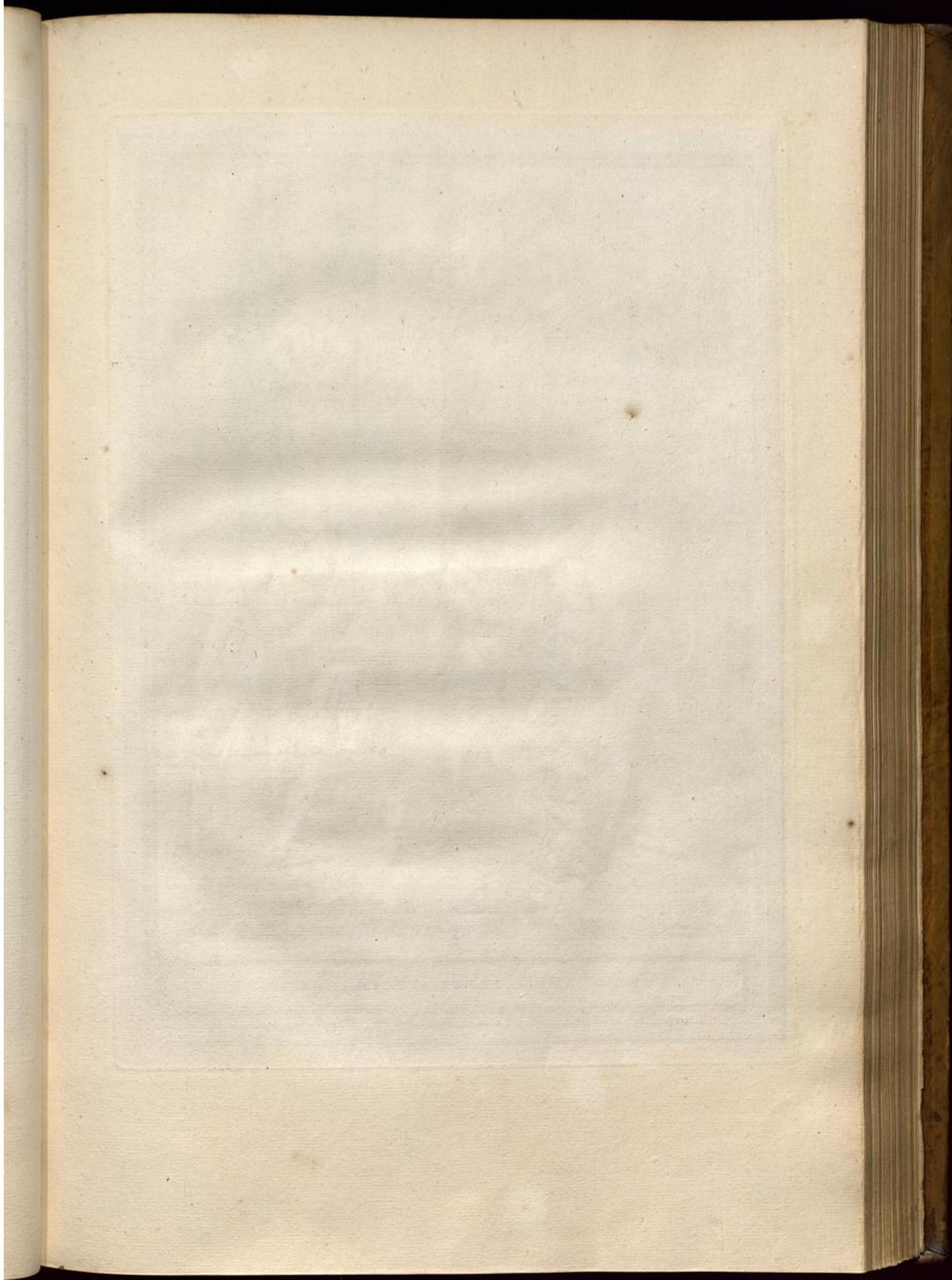
LE LOUP, LA CHEVRE ET LE CHEVREAU. Fable LXXV.

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp









LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT. Fable LXXVI.

J.B. Oudry inv.

J.J. Elpact sculp.

F A B L E X V I.

LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT.

Ce Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt : voici l'histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis :
Messer Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit vû sortir gibier de toute forte,
 Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier.
 La mere aussi-tôt le gourmande,
 Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure ;
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit ; ne criez point : s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ceci ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette.
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête : épieux & fourches fières
 L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
 Aussi-tôt il conta l'affaire.
 Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils ? l'ai-je fait à dessein
 Qu'il assouvisse un jour ta faim ?



On affomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête:
Le Seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

*Biaux chires Leups n'écoutez, mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.*



(Fable LXXVI.)

FABLE XVII.

PAROLE

DE

SOCRATE.

FABLE XVII.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun cenfuroit fon ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maifon pour lui! L'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis;
Telle qu'elle eft, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raifon
De trouver pour ceux-là trop grande fa maifon.
Chacun fe dit ami; mais fou qui s'y repose.
Rien n'eft plus commun que ce nom,
Rien n'eft plus rare que la chofe.

*(Fable LXXVII.)*

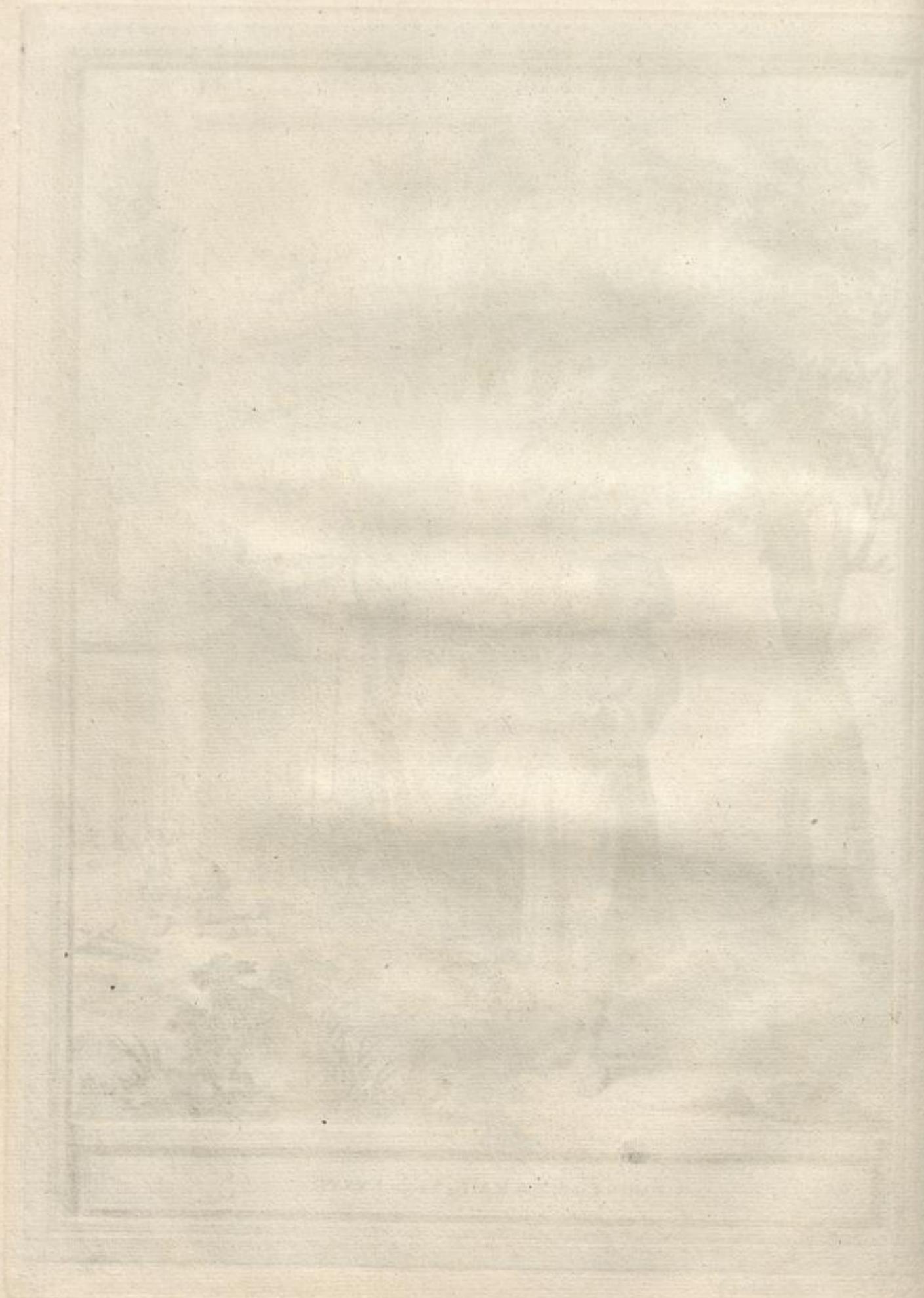


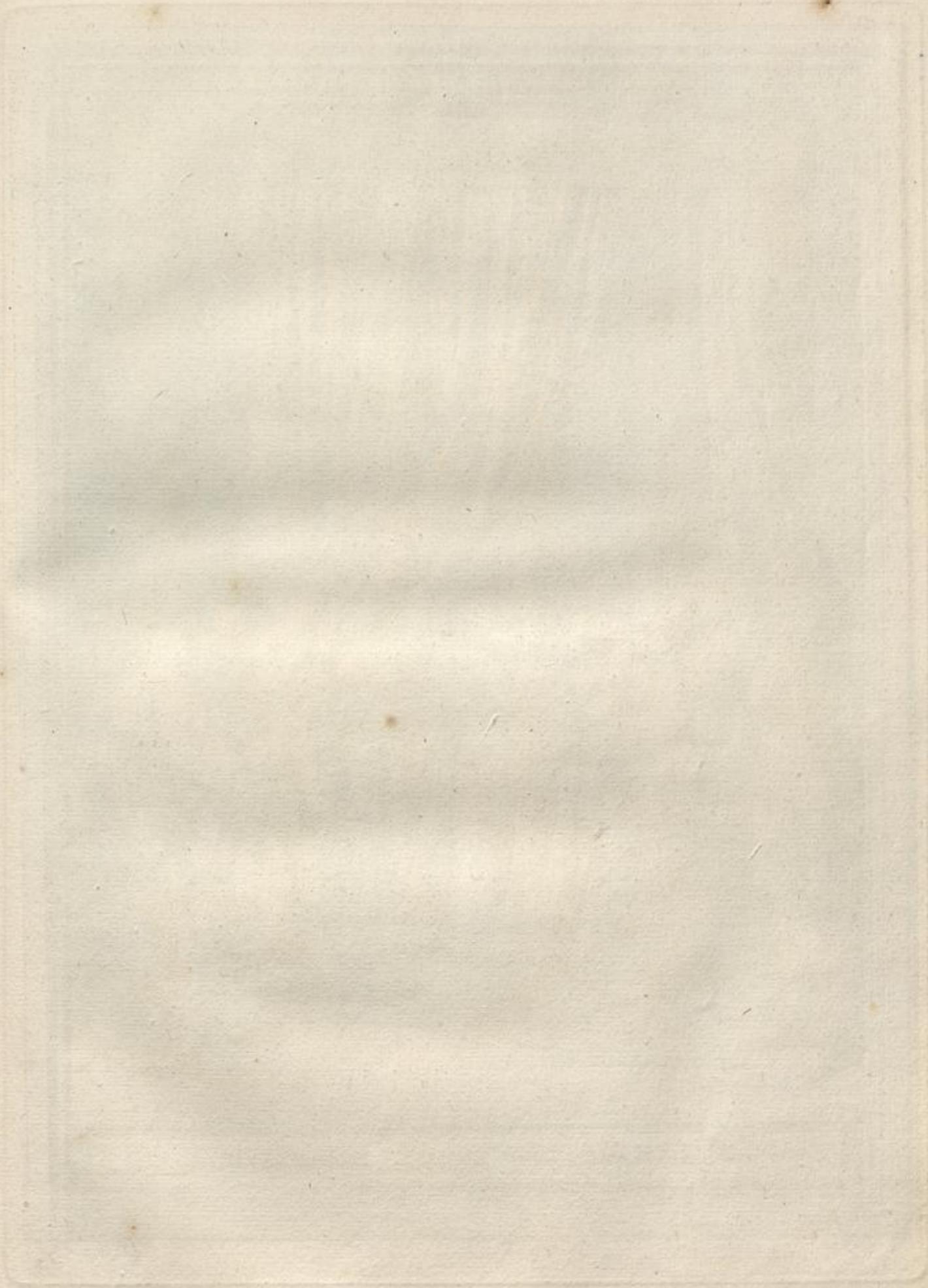
PAROLE DE SOCRATE. Fable LXXVII.

J.B. Chézy inv.

Ardant sculp.





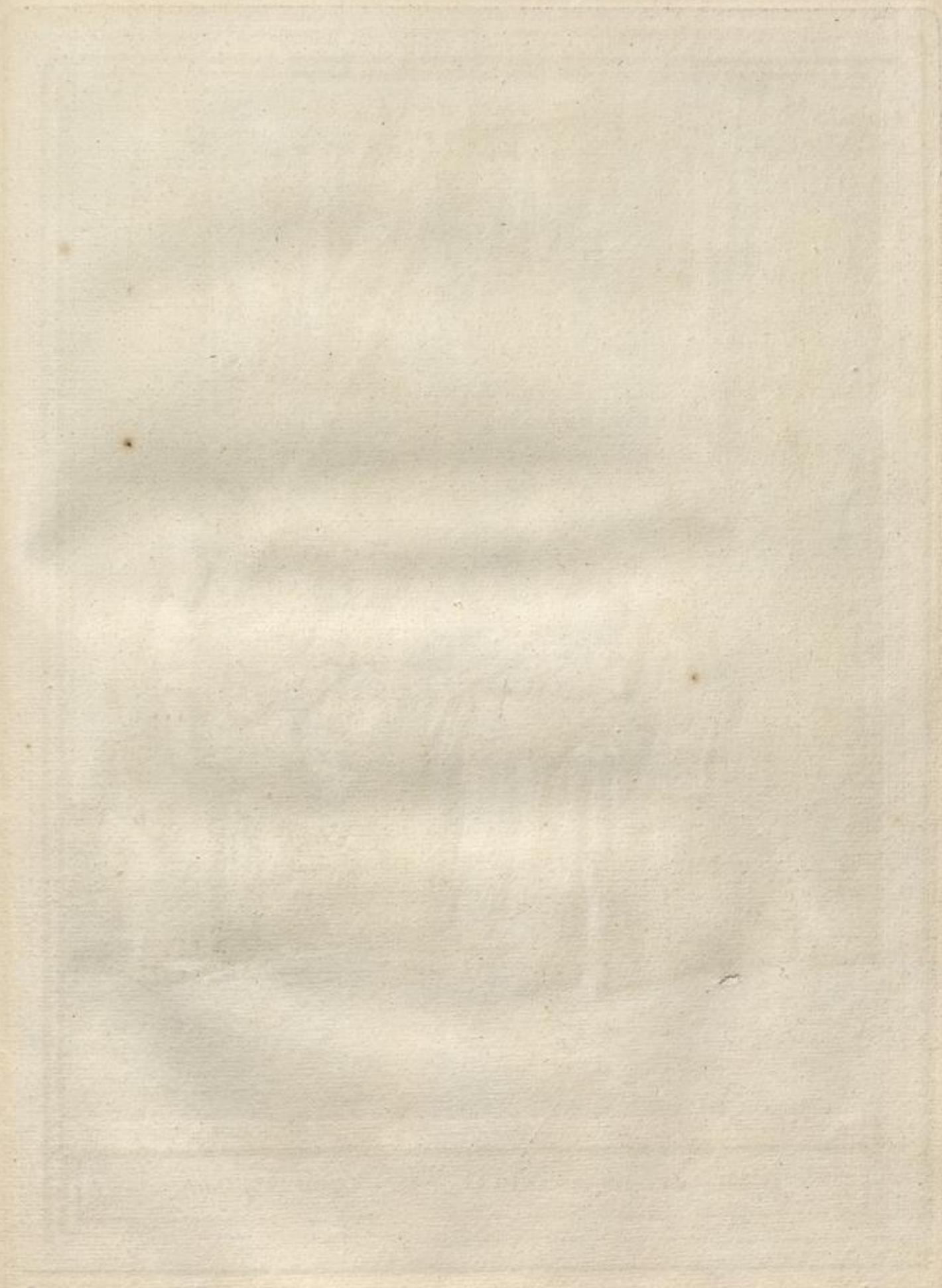




LE VIELLARD ET SES ENFANS . Fable LXXVIII.

J. B. Oudry inv.

Noël Le Mire sculp.





LE VIELLARD ET SES ENFANS . Fable LXXVIII , 2^e planche.

J.B. Oudry inv.

R. Guillard sculp.



FABLE XVIII.

LE VIEILLARD ET SES ENFANS.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non pas par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels penfers me seroient mal-séans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit;
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit,)
Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: je le donne aux plus forts.
Un second lui succede, & se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours;
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres:
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres;



Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier faist, un voisin fait procès :
D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joint, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même tems.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres défunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, & pris à part.



(Fable LXXXVIII.)

F A B L E X I X.

L' O R A C L E

E T

L' I M P I E.

FABLE XIX.

L'ORACLE ET L'IMPIE.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le Dédale des cœurs en ses détours n'enferme
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,

Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?

Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauve bête,
Ou de la lâcher aussi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,

Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même.



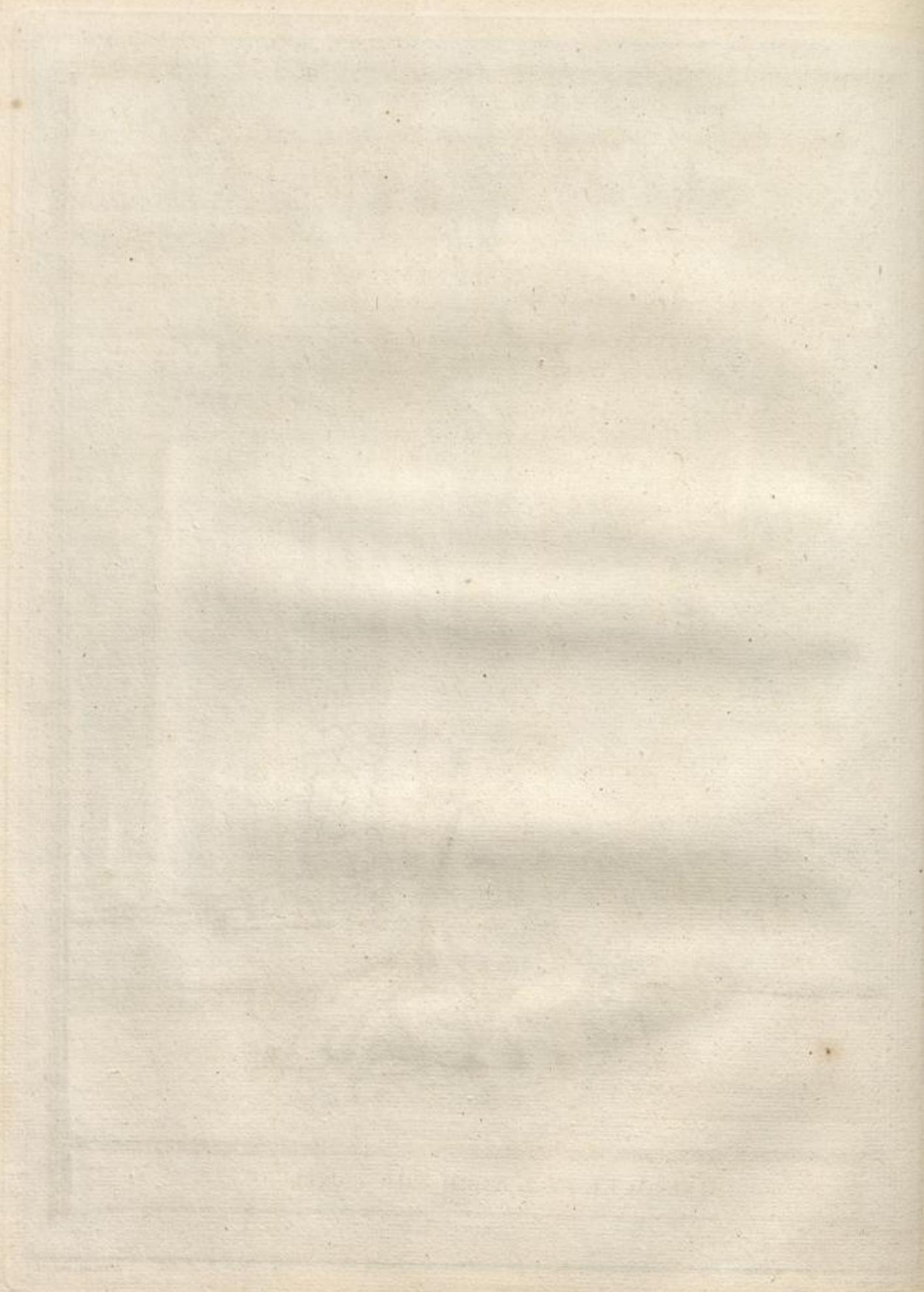
(Fable LXXIX.)

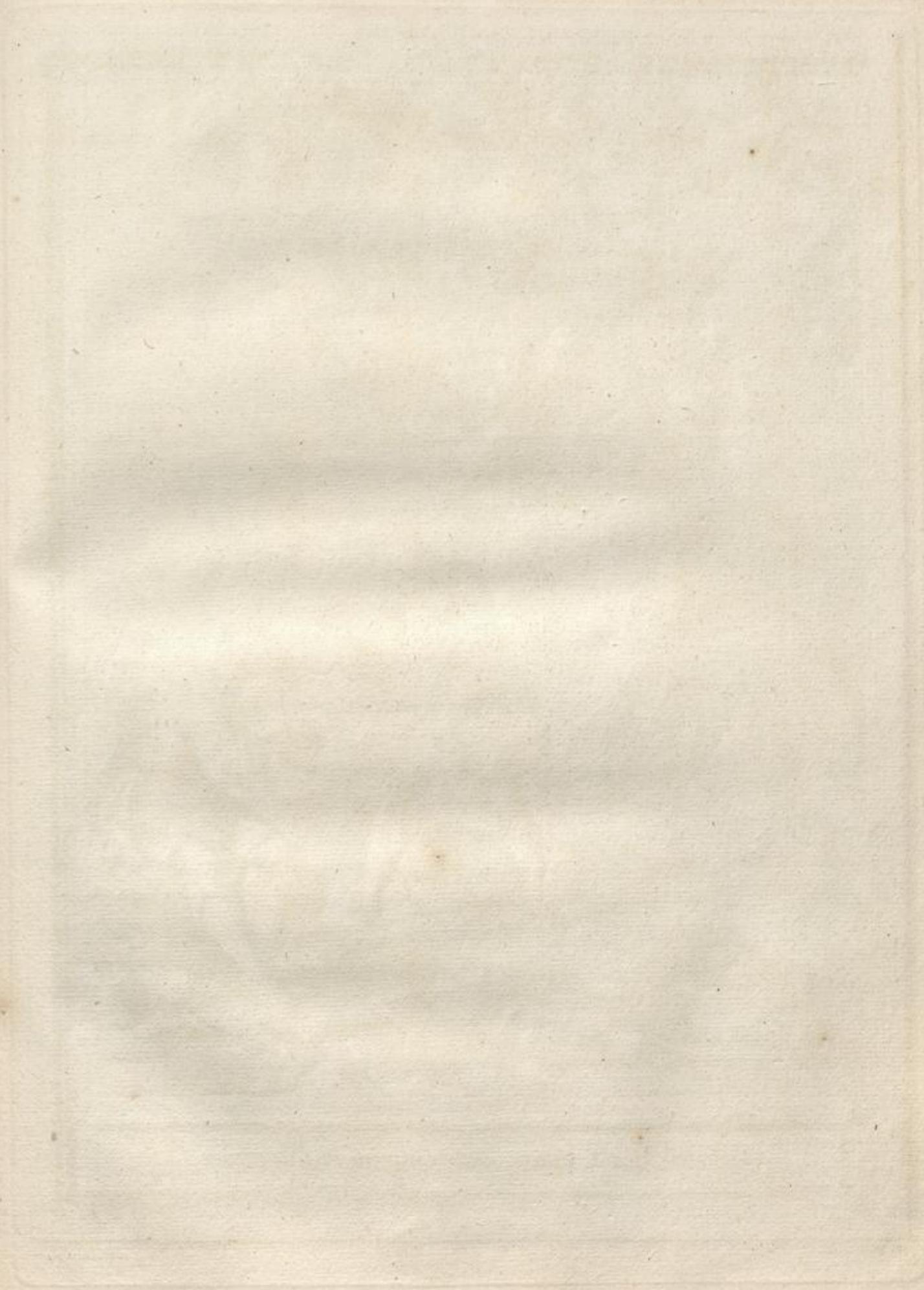


L'ORACLE ET L'IMPIE. Fable LXXIX.

J.B. Oudry inv.

C. Raupet del.







L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR. Fable LXXX.

J.B. Oudry inv.

C. Baquoy sculp.

F A B L E X X.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'Homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie,
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs; il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
Votre trésor? où pris? tout joignant cette pierre.
Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? n'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,

Tome II.

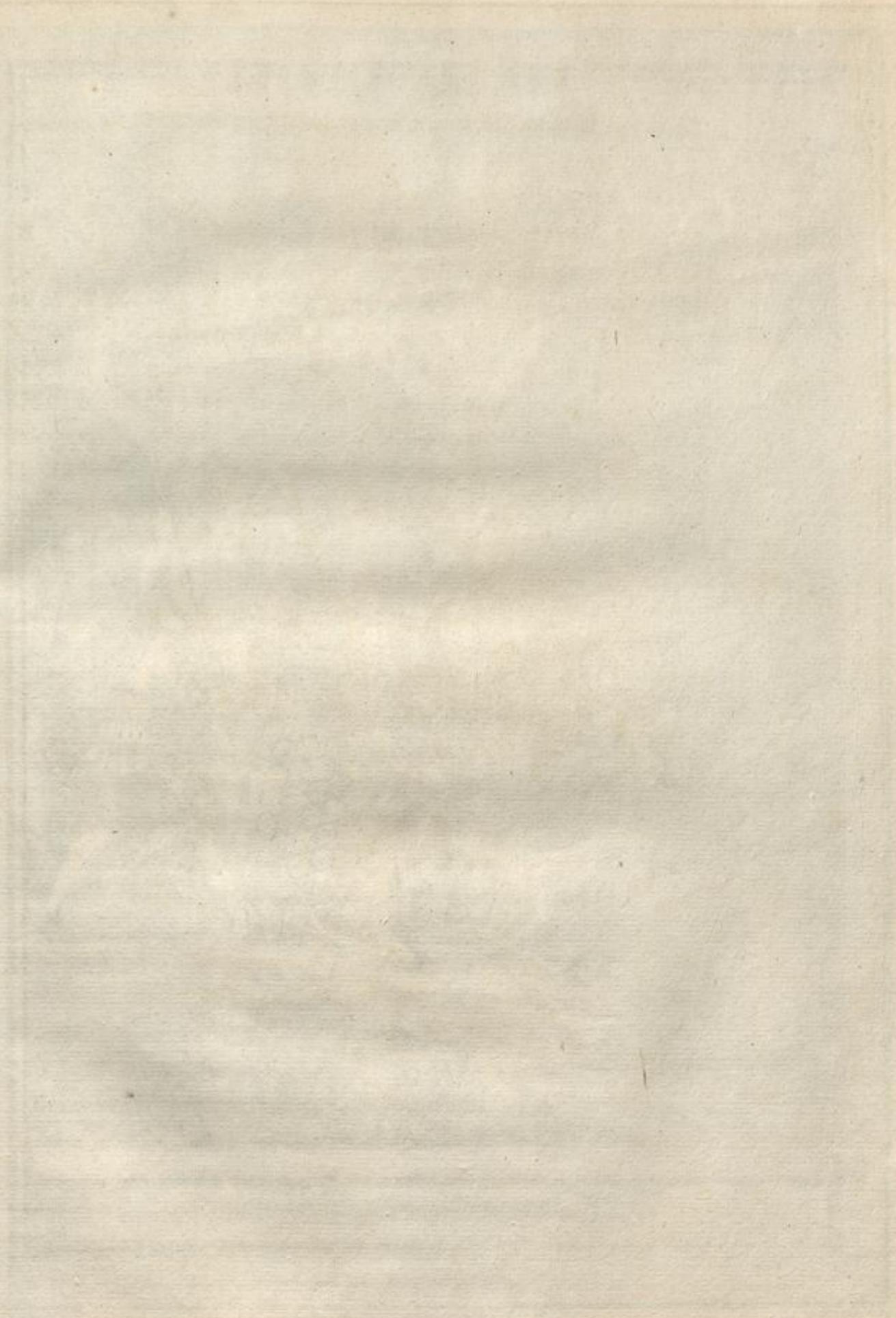
L

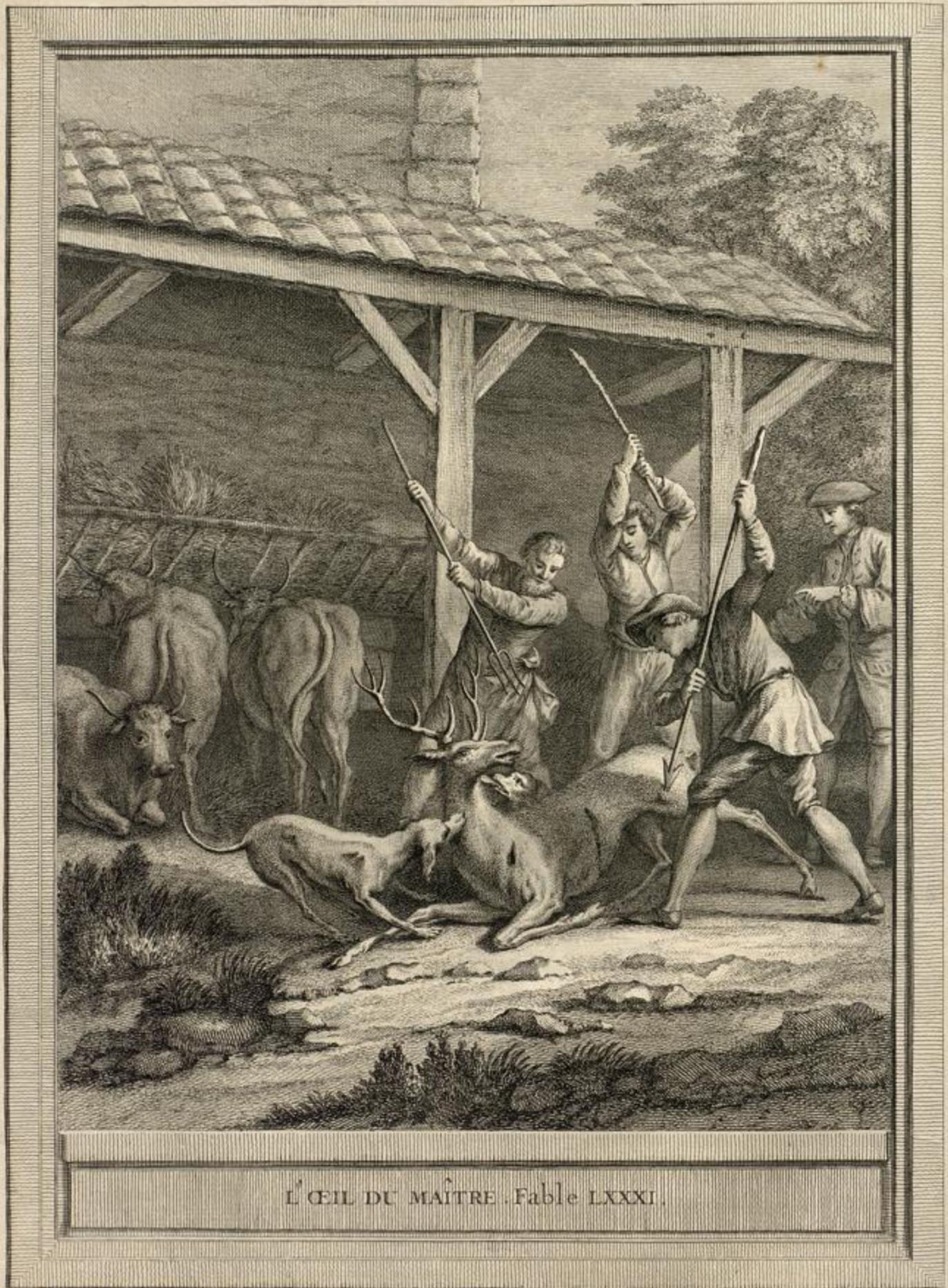


Que de le changer de demeure?
Vous auriez pû fans peine y puiser à toute heure.
A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.



(Fable LXXX.)





L'ŒIL DU MAÎTRE . Fable LXXXI .

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.

F A B L E X X I.

L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un Cerf s'étant fauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; & pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour fortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit : cela va bien ;
Mais quoi ? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revûe :
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci ? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere est vieille ; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête

Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu: chacun prend un épieu:
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.
Phédre sur ce sujet dit fort élégamment:
Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.



(Fable LXXXI.)

FABLE XXII.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE
D'UN CHAMP.

Ne t'attens qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.

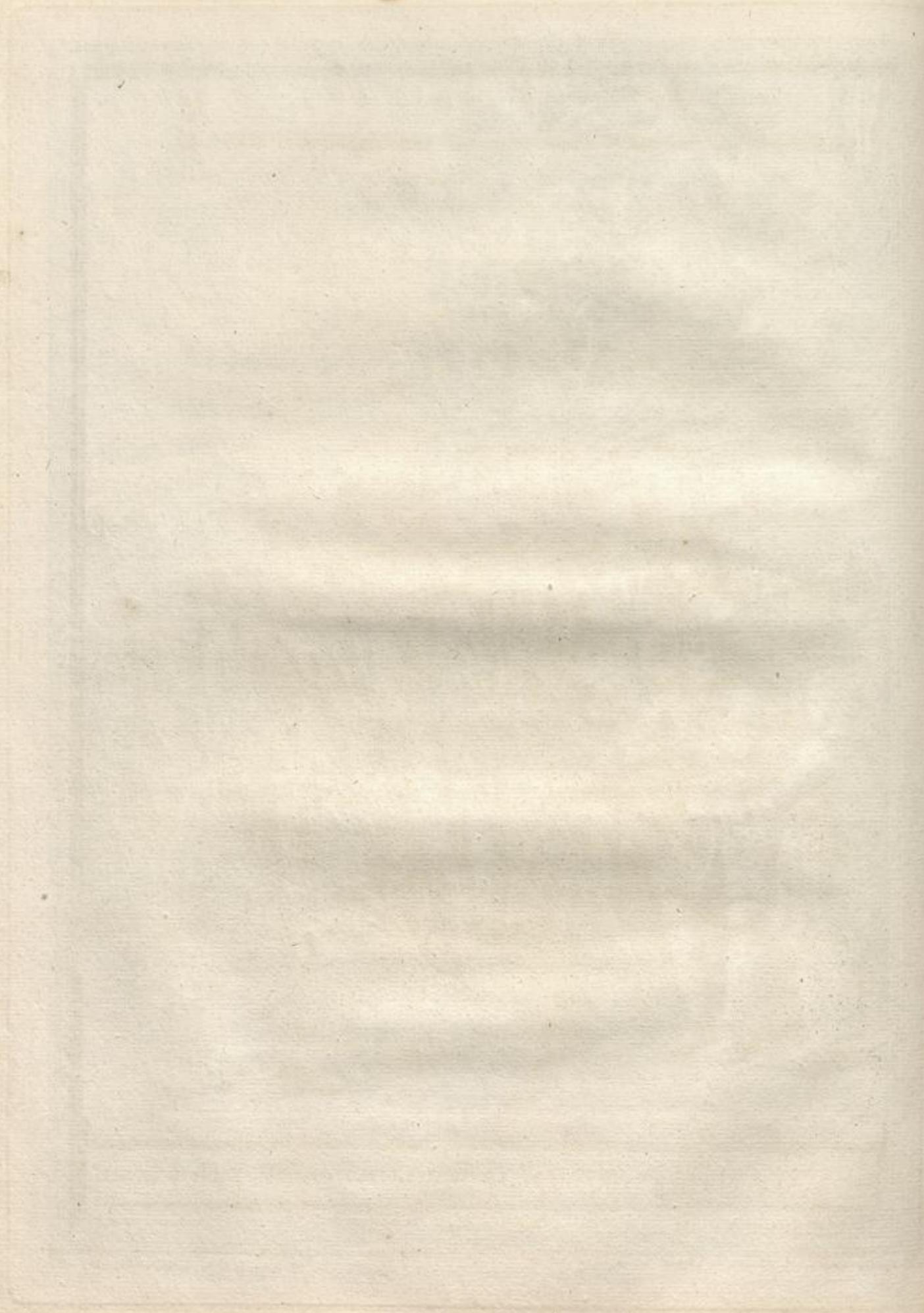
Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ses dernières
Avoit laissé passer la moitié du Printemps,
Sans goûter les plaisirs des amours printannières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler & prendre l'effor,
De mille foins divers l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,



L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP. Fable LXXXII.

J.B. Oudry inv.

L. J. Boyssier sculp.



Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds font mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre Alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence: il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais: voilà dequoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette a l'effor. Le Maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parens

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure . . .

Non, mes enfans, dormez en paix:

Ne bougeons de notre demeure.

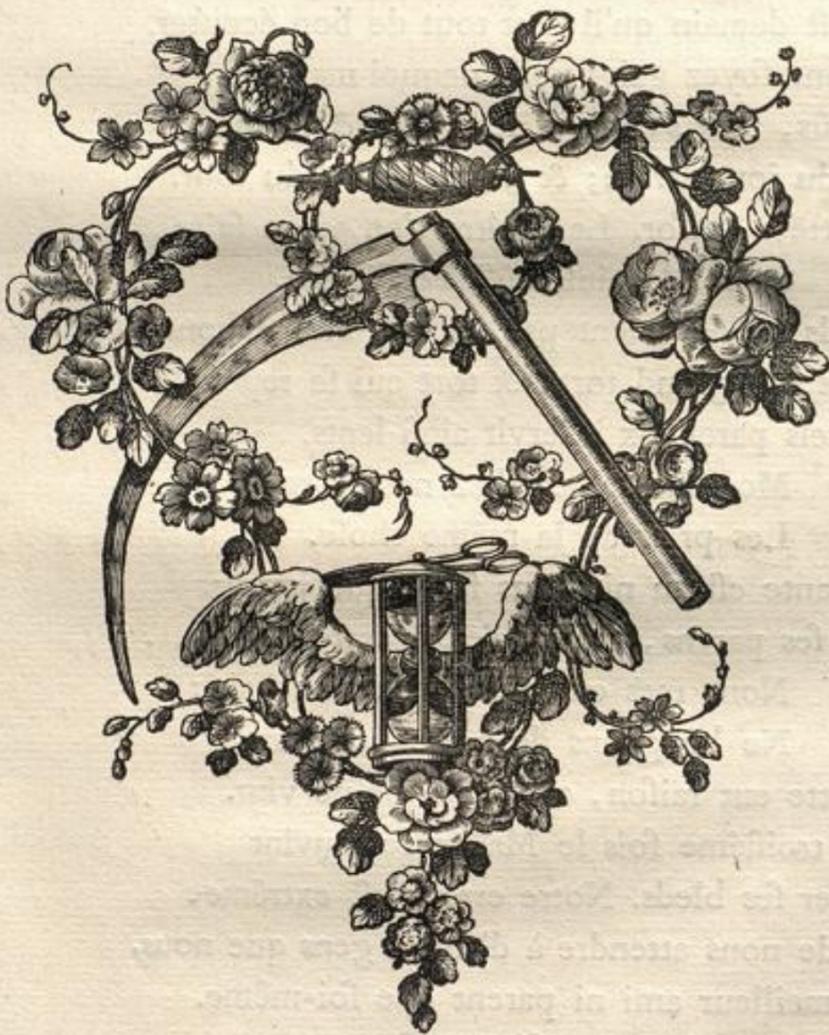
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils; & sçavez-vous
Ce qu'il faut faire? il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'est là notre plus court; & nous acheverons

Notre moisson quand nous pourrons.

Dès-lors que le dessein fut sçu de l'Alouette,
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans :

Et les petits en même temps
Voletans, se culebutans,
Délogerent tous sans trompette.

Fin du quatrième Livre.



(Fable LXXXII.)